Transformation et adaptation des formes architecturales européennes en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles

Transformation and Adaptation of European Architectural Forms in New France in the 17th and 18th Centuries

Veränderung und Anpassung europäischer Architekturformen in Neufrankreich im 17. und 18. Jahrhundert

Trasformazione e adattamento delle forme architettoniche europee nella Nuova Francia durante il XVII e XVIII secolo

Transformación y adaptación de las formas arquitectónicas europeas en Nueva-Francia en los siglos XVII y XVIII

Marc Grignon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3306>

DOI : 10.4000/perspective.3306

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2008

Pagination : 551-564

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Marc Grignon, « Transformation et adaptation des formes architecturales européennes en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Perspective* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 12 avril 2018, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/3306> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.3306>

Transformation et adaptation des formes architecturales européennes en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles

Marc Grignon

La période coloniale française au Canada s'étend depuis les premiers établissements, au début du XVII^e siècle – ceux de l'île Sainte-Croix (1604), aujourd'hui à la frontière du Nouveau-Brunswick et du Maine, de Port-Royal (1605) en Nouvelle-Écosse et de Québec (1608), jusqu'à la guerre de Sept ans et au traité de Paris (1763). Les études portant sur l'architecture canadienne de cette période ont rapidement fait des choix entre le monde rural et les noyaux urbains, et entre l'architecture vernaculaire et l'architecture monumentale, qui ne manque pas d'intérêt, avec ses ouvrages militaires (forts de campagne et fortifications urbaines), ses nombreuses églises (cathédrales, paroissiales, missionnaires), ses monastères (Jésuites, Récollets, Augustines, Ursulines) et les sièges du pouvoir royal, situés principalement à Québec. Mais le thème qui a servi de guide le plus constant aux historiens de l'architecture dès les premières études dans les années 1930 et 1940 est celui de l'adaptation des formes européennes aux conditions rencontrées en Nouvelle-France¹. Il s'agit d'une question importante, bien entendu, car les modèles sur lesquels s'appuyaient les différents acteurs impliqués dans le développement de la colonie ne pouvaient être transposés sans prendre en compte les nouvelles conditions de vie – matériaux, transport, main-d'œuvre, climat, communications, etc. C'est aussi un sujet dont les fortes résonances identitaires n'ont pas manqué de colorer les perspectives de recherche et l'émergence d'une architecture originale a souvent été perçue comme la manifestation la plus tangible d'une culture nord-américaine distincte. Tant chez les chercheurs d'expression française que ceux d'expression anglaise, les travaux sur l'architecture en Nouvelle-France ont généralement été conduits dans le but explicite de cerner ce qui la distinguait de ses sources françaises et, moins fréquemment, pour chercher à en établir les points communs – même si ces deux aspects sont inévitablement liés de manière très intime. Par exemple, les auteurs des études pionnières les plus influentes, Ramsay Tranquair (1874-1952) à Montréal et Gérard Morisset (1898-1970) à Québec, partagent cette orientation et la transmettent à leurs successeurs. En prenant comme fil conducteur cette question de l'adaptation, nous tenterons de présenter, dans leurs grandes lignes, les principaux points de vue qui ont jalonné le développement des études sur l'architecture en Nouvelle-France. Mais insistons tout de suite sur le fait que ce développement ne s'est pas fait d'une manière uniforme et lisse: bien au contraire, les perspectives plus anciennes ont été maintes fois reformulées,

Marc Grignon (Ph.D., École d'architecture, MIT, 1991) est professeur d'histoire de l'art à l'Université Laval depuis 1991. Ses recherches portent principalement sur l'architecture canadienne du XVII^e au XIX^e siècle. Il s'est intéressé à la question de la représentation urbaine en contexte colonial (« Québec et son image: une perspective historique », dans *Six Émissaires: Québec réinventé*, Québec, 2008, p. 28-37) et a publié plusieurs articles sur les plans et les vues de Québec. Ses travaux actuels portent sur les rapports entre architecture et fiction, dans le cadre d'un projet mené en collaboration avec Martin Bressani (« Une protection spéciale du ciel: Le décor de l'église de Saint-Joachim et les tribulations de l'Église catholique québécoise au début du XIX^e siècle », dans *Annales d'histoire de l'art canadien*, 2008, 29, p. 8-48).

1. Pierre-Noël Levasseur, retable de la chapelle du monastère des Ursulines de Québec, 1730-1736.

tantôt dans un contexte scientifique, tantôt dans des formes plus populaires du cinéma et de la fiction, et sont encore monnaie courante aujourd'hui.

L'ancrage médiéval

Pour les premiers historiens de l'art canadien qui se sont intéressés à l'architecture de l'époque coloniale, l'ancrage rural et médiéval des pratiques constructives que les colonisateurs français ont apportées au Canada au XVII^e siècle supposait une capacité d'adaptation quasi spontanée. Ramsay

Traquair débute son ouvrage *The Old Architecture of Quebec* de la façon suivante : « Les premiers colons ont apporté avec eux des méthodes simples issues de la campagne française, les seules méthodes qu'ils connaissaient, qu'ils ont modifiées et adaptées pour qu'elles conviennent à leur nouveau climat et à leurs nouvelles conditions de vie en Amérique du Nord. Ainsi fut élaborée une architecture dont les racines étaient françaises, tandis que le développement était canadien » (TRAQUAIR, 1947, p. 1)². Selon Traquair, Versailles et les salons de Paris étaient bien loin des préoccupations des premiers constructeurs en Nouvelle-France : « Les premiers colons ne savaient rien des fastes de la vie de cour [...], ils n'étaient pas accablés par la prodigalité des magnificences du Roi Soleil » (TRAQUAIR, 1947, p. 1)³. Et quand il parle des décors de bois sculpté s'inspirant de la « grande manière » pour orner les intérieurs d'églises ou de chapelles conventuelles dans la première moitié du XVIII^e siècle (fig. 1), Traquair célèbre encore les particularités introduites par l'artisan provincial. On le devine séduit, dans sa façon de voir, par les idées du courant britannique Arts and Crafts : commentant la profusion de dorures qui ornent le chœur de certaines églises, il souligne : « L'effet de cette masse d'or largement répandue au fond de l'église est réussi. Cela justifie pleinement le mot célèbre de William Morris 'L'or est comme la bière, il doit couler à flot' » (TRAQUAIR, 1947, p. 168)⁴.

À peu près au même moment, l'historien de l'art Gérard Morisset publie *L'architecture en Nouvelle-France* et développe un point de vue comparable à celui de Traquair, avec une conception de la Nouvelle-France qui s'étend au Québec contemporain. Pour lui, « c'est bien l'esprit du style roman qu'on perçoit dans les murailles nues et frustes de nos vieilles demeures, dans leurs toitures élancées et coupées de lucarnes, dans leurs cheminées monumentales et leurs coupe-feux, bref dans leurs proportions massives et leur aspect d'édifices fortifiés » (MORISSET, [1949] 1980, p. 16). L'architecture que les colonisateurs français transposent en Nouvelle-France conserverait donc, à travers ses sources provinciales, la robustesse et le pragmatisme du Moyen Âge jusqu'aux XVII^e et XVIII^e siècles : « Notre architecture religieuse, tout comme notre architecture domestique, vient de la province française; elle a son origine dans le style roman et tire une partie de son décor du style Louis XIV » (MORISSET, [1949] 1980, p. 45). À partir de ces sources qui marquent une origine française mais provinciale, une architecture originale aurait pris forme, selon le même principe de développement que la métaphore végétale de Traquair suggérait. Ainsi, Morisset explique comment les grands avant-toits, parfois accompagnés des célèbres larmiers cintrés – comme on le voit couramment dans l'architecture d'inspiration pittoresque au XIX^e siècle (fig. 2) – seraient nés d'une adaptation des formes françaises

2. Église Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-Port-Joli, 1779-1781, Québec (l'église a été agrandie en 1815 et sa toiture modifiée en 1861).

3. Ancienne église de Sainte-Anne-de-Beaupré, 1689-1697 (photographie avant sa destruction en 1878), Québec, Bibliothèque et archives nationales du Québec.

au climat canadien : « avec notre climat, le gel ne tarde pas à faire éclater le chéneau de pierre d'abord, puis la tête de la muraille ; il devint donc nécessaire de reporter le larmier loin du mur ; c'est l'origine de nos toitures en forme de cloche » (MORISSET, [1949] 1980, p. 21). L'adaptation au climat, le pragmatisme ingénieux des campagnes et le développement organique de formes qui ne subissent que superficiellement l'influence des modes fournissent ainsi les bases de ces premières lectures de l'architecture de la Nouvelle-France et du Québec. En fait, cette vision évolutive de la forme des toitures a depuis été complètement invalidée, notamment par Luc Noppen qui a établi clairement la source des grands avant-toits et des larmiers cintrés dans l'architecture pittoresque favorisée par les dirigeants britanniques au tournant du XIX^e siècle (NOPPEN, 1983).

Cette manière de voir, qui a teinté les études sur l'architecture en Nouvelle-France pendant de nombreuses années, s'appuie aussi sur une image des constructeurs fabriquée à partir d'éléments mis en valeur avec le renouveau de l'intérêt pour le Moyen Âge au XIX^e siècle, chez William Morris et chez Viollet-le-Duc en particulier : l'artisan, libre de réinterpréter et d'adapter les formes héritées de la tradition pour mieux faire face aux défis que lui posent des matériaux différents ou une commande particulière. Des ouvrages comme ceux de Pierre Desfontaines, Georges Gauthier-Larouche ou Michel Lessard et Huguette Marquis sont profondément colorés par cette conception idéalisée des métiers de la construction (DESFONTAINES, 1957 ; GAUTHIER-LAROCHE, 1967 ; LESSARD, MARQUIS, 1972). Qu'ils soient charpentiers, menuisiers, maçons ou architectes, ces constructeurs ont bien su s'adapter aux contraintes de la vie coloniale : « Le colon français va découvrir face à l'hiver les dispositifs indispensables à la vie en Nouvelle-France et au Canada, mais sans oublier pour autant une tradition héritée de l'extérieur qui servira de niveau de base à une longue évolution qui se continue tard dans le XIX^e siècle » (LESSARD, MARQUIS, 1972, p. 81).

C'est sans aucun doute l'historien de l'art Alan Gowans qui se démarque le premier de cette tendance, avec son ouvrage *Church Architecture in New France* (GOWANS, 1955), puis avec *Looking at Architecture in Canada* (GOWANS, 1958), lequel, refondu, devient la référence classique sur l'architecture canadienne sous le titre *Building Canada* (GOWANS, 1966). Dans *Church Architecture*, Gowans n'hésite pas à qualifier de dogme l'idée selon laquelle l'architecture canadienne trouverait son origine dans les traditions locales de Normandie et de Bretagne (GOWANS, 1955, p. 89) et, tout en reconnaissant l'ancienneté de certaines manières de construire, notamment dans l'habitation, il confirme et élargit les idées lancées dans son premier ouvrage, dans *Building Canada* (GOWANS, 1966). Accordant beaucoup plus d'importance que ses prédécesseurs aux modèles fournis par

4. Jacques Folch-Ribas, projet fictif de Claude Baillif pour l'église Notre-Dame de Québec [Jacques Folch-Ribas, *La chair de pierre*, Paris, 1989, p. 151].

l'élite coloniale, il montre les liens entre l'architecture religieuse qui s'est développée en Nouvelle-France sous l'épiscopat de M^{gr} François de Laval (1623-1708, évêque de 1674 à 1688) et des œuvres situées en Île-de-France et fortement marquées par le classicisme. Ainsi, l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré (1689-1697, détruite en 1878), située dans la seigneurie de La Côte-de-Beaupré en aval de Québec (fig. 3), possédait-elle des formes typiques de l'architecture paroissiale en Nouvelle-France à la fin du XVII^e siècle et pouvait-elle être comparée à de nombreuses petites églises françaises dans sa manière de simplifier les modèles connus, comme les édifices du jésuite Étienne Martellange (1569-1641). Pour M^{gr} de Laval, ce contact avec les œuvres de Martellange a été direct, puisqu'il a été formé au collège de La Flèche dans les années 1630, puis au collège de Clermont (lycée

Louis-le-Grand) à Paris au début des années 1640. L'argument de Gowans vient donc nuancer l'idée de la transplantation des traditions provinciales en faisant valoir le processus de simplification allant du centre vers la périphérie. De cette manière, il met bien en évidence le rôle de l'élite coloniale dans la diffusion des formes artistiques et cerne beaucoup plus clairement que ses prédécesseurs l'impact du contexte européen contemporain sur l'architecture canadienne.

Néanmoins, la vision de Traquair et de Morisset est longtemps restée à la base de la compréhension de l'architecture québécoise. Récemment, elle a même alimenté le roman de Jacques Folch-Ribas (FOLCH-RIBAS, 1989) intitulé *La chair de pierre* (fig. 4), qui propose une version plutôt invraisemblable de la vie de l'architecte-entrepreneur Claude Baillif (vers 1635-1698). Recruté à Paris par les agents du Séminaire de Québec en 1674, celui-ci est rapidement devenu le constructeur le plus important de la ville de Québec à la fin du XVII^e siècle (GRIGNON, 1992). Dans le roman – dédié au « premier architecte d'Amérique du

5. James Mason d'après Richard Short, *Vue de l'hôpital des orphelins desservi par les ursulines, prise de dessus le rempart, 1761*, gravure, Québec, Musée national des beaux-arts.

Nord » – Baillif, né « dans un petit village de Normandie » (FOLCH-RIBAS, 1989, p. 13), est à la fois maître-maçon et maître-charpentier de Paris ; il aurait fait le voyage d'Italie et aurait assimilé autant Descartes et Palladio que les enseignements de son maître Nicolas de Limbourg, avant de se laisser convaincre d'aller chercher fortune au Canada. En amalgamant différents passages de Morisset, Folch-Ribas met en scène le mythe de la naissance des grands larmiers au XVII^e siècle : « Claude regardait le haut des murs couronnés de chéneaux. Ils éclataient l'un après l'autre. Là, il fallait sans doute écarter les larmiers, les avancer pour protéger la muraille. Donner à la toiture une courbure comme un pied de cloche. Il admirait l'industrie des charpentiers qui commençaient à construire ainsi » (FOLCH-RIBAS, 1989, p. 113-114). Cet extrait est bien entendu tiré d'une œuvre de fiction, mais comme on le verra ci-dessous, avec les recherches conduites au cours des années 1970 et 1980, on aurait pu avoir une image très différente du même personnage.

La valorisation des modèles classiques

L'idée d'une forte teneur médiévale dans l'architecture de la Nouvelle-France, caractéristique qui en expliquerait les traits les plus essentiels, est remise en question au fur et à mesure que les hypothèses lancées par Gowans dans les années 1950 et 1960 font leur chemin et que, en parallèle, l'histoire sociale s'intéresse aux liens très concrets existant entre les sociétés coloniale et métropolitaine. Dans *Building a House in New France* (MOOGK, [1977] 2002), ouvrage très important mais assez peu remarqué lors de sa publication, Peter Moogk décrit avec précision l'ensemble des pratiques régissant la construction d'habitations, tant en contexte rural qu'urbain, sur la base d'une réelle connaissance de l'organisation des métiers en France à la même époque, et en s'appuyant sur une étude approfondie des archives notariales au Canada (contrats d'apprentissage, marchés de construction, etc.). La figure du constructeur se précise donc considérablement et le rôle majeur joué par les architectes-entrepreneurs travaillant sur la base de contrats à forfait est bien mise en évidence. Ce ne sont plus des maîtres visionnaires, mais plutôt des compagnons qui vont s'établir au Canada, maçons, charpentiers et autres, espérant pouvoir travailler plus librement dans un pays où les corporations de métier étaient interdites, où la main-d'œuvre faisait défaut et où les apprentis pouvaient même s'attendre à recevoir un salaire (MOOGK, 1976).

Parmi eux, Claude Baillif, Jean Le Rouge (1639-1712), Joseph Maillou (1663-1702), Jean-Baptiste Maillou (1688-1753) et plusieurs autres en sont venus à engager des hommes de différents métiers et entreprendre de nombreux chantiers pendant la même saison pour livrer les bâtiments « clé en main ». Ils savaient souvent dessiner et possédaient des ouvrages allant de la *Coutume de Paris* aux *Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole* de Lemuet, de Philibert de l'Orme à Louis Savot.

Ainsi, l'importance des sources classiques dans l'architecture canadienne du XVII^e siècle devient, dans les années 1970, l'objet d'un intérêt marqué chez un certain nombre de chercheurs dont les travaux vont complètement réorienter la discipline de l'histoire de l'architecture au Québec. Le rôle des modèles dans la diffusion des codes du classicisme français est au cœur des travaux de Luc Noppen (NOPPEN, 1974a ; NOPPEN, PAULETTE, TREMBLAY, 1979). Ses ouvrages démontrent à l'aide de nombreux exemples comment l'architecture canadienne des XVII^e et XVIII^e siècles ne peut se comprendre qu'en référence aux types et aux formes classiques. Des monastères comme celui des Ursulines à Québec, dont les parties les plus anciennes ont été construites entre 1686 et 1720 (fig. 5), empruntent le schéma classique développé autour d'une cour carrée, aussi régulière que les circonstances

6. Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, plans et élévations du château Saint-Louis dans la ville de Québec (état des travaux en 1724), Aix-en-Provence, Centre des archives d'outre-mer.

7. Claude-Dorothée Laguer de Morville, palais [de l'intendant] de Québec, 1715, Aix-en-Provence, Centre des archives d'outre-mer.

8. Claude-Dorothée Laguer de Morville, plan du perron ou terrasse du nouveau palais de Québec, 1715, Aix-en-Provence, Centre des archives d'outre-mer.

le permettent. Les édifices des représentants du roi à Québec, tels que le château Saint-Louis, résidence du gouverneur commencée en 1692 (fig. 6), et le palais de l'intendant, de 1715 (fig. 7) – exemples sur lesquels on reviendra plus loin – sont articulés par des avant-corps disposés symétriquement; ils possèdent de grands combles parfois droits, parfois brisés, généralement couverts d'ardoises importées, et sont organisés selon le système de l'appartement français. D'une façon générale, les appareils de maçonnerie sont recouverts de crépi pour leur donner un aspect plus régulier et la pierre de taille est réservée pour encadrer les ouvertures et pour renforcer les arêtes des volumes principaux. Plusieurs de ces édifices comportent des voûtes en berceau ou en anse de panier et les plus importants, comme le palais de l'intendant de 1715 (fig. 8), et le collège des Jésuites, érigé autour de 1725 (fig. 9), sont enrichis d'un portail en pierre de taille ou d'un escalier d'honneur.

Pour revenir à l'exemple de Claude Baillif, il est maintenant clair que, dans la plupart de ses projets, l'architecte-entrepreneur s'appuyait sur des modèles parisiens de la première moitié du XVII^e siècle: les façades à trois niveaux, comme celle de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, pour la cathédrale Notre-Dame de Québec (fig. 12), la place Royale (place des Vosges) pour le projet non exécuté d'une « place de Québec » (GRIGNON, 1992, p. 18-21), les cheminées articulées en trois sections, avec une gorge importante, pour décorer les maisons bourgeoises (fig. 11).

Un autre volet fondamental de l'architecture en Nouvelle-France est évidemment la question de la forme urbaine, abordée assez tôt par John W. Reps, qui consacre un chapitre à la Nouvelle-France dans son étude sur la ville américaine (REPS, 1965, chap. III). L'originalité de cet ouvrage réside bien entendu dans sa perspective nord-américaine, mais aussi dans sa mise en évidence de la variété des modèles européens utilisés dans les colonies, des plans organiques s'appuyant sur la topographie aux plans géométriques des ingénieurs militaires, en passant par les bastides médiévales, les villes idéales de la Renaissance et les compositions théâtrales baroques. Certaines de ses idées sur la Nouvelle-France, comme celle du lien avec les bastides du sud de la France, sont rapidement nuancées (MARSAN, 1974, p. 90-93), mais l'ouvrage de Reps demeura longtemps une référence importante pour l'étude de la forme urbaine en Amérique du Nord – il est d'ailleurs adapté

en français en 1981 (REPS, 1981) et son travail sur l'impact des enceintes fortifiées a suscité beaucoup d'intérêt. Par la suite, le rôle des ingénieurs militaires (ingénieurs, sous-ingénieurs, en titre ou non) a été examiné en profondeur dans les recherches sur les fortifications de Québec (CHARBONNEAU, DESLOGES, LAFRANCE, 1982), et dans celles conduites sur Montréal au Centre canadien

9. P.M.A. Genest, *Vue du collège des Jésuites de Québec*, 1874, Québec, Bibliothèque et archives nationales du Québec.

d'architecture (LAMBERT, STEWART, 1992). Ces travaux montrent, par exemple, comment l'enceinte de Montréal – conçue par Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry (1682-1756), ingénieur formé à l'école de Vauban – était, avec ses bastions rapprochés, adaptée au tir d'infanterie plutôt qu'à l'artillerie lourde (fig. 10) (CHARBONNEAU, LAFRANCE, POIRIER, 1992, p. 22). La contribution des ingénieurs militaires au développement du classicisme académique au Canada est bien soulignée par la plupart des auteurs (NOPPEN, PAULETTE, TREMBLAY, 1979, p. 29-40; CHARBONNEAU, DESLOGES, LAFRANCE, 1982, chap. 11; MAYRAND, 1971). On en trouve d'ailleurs les exemples les plus importants dans l'œuvre de Chaussegros de

10. Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, plan de la ville de Montréal, 1724, Aix-en-Provence, Centre des archives d'outre-mer.

11. Claude Baillif, projet de deux cheminées pour la maison de Charles Aubert de La Chesnaye à Québec, 1679, Québec, Bibliothèque et archives nationales du Québec.

12. Claude Baillif, projet initial de l'église Notre-Dame de Québec, 1683, Québec, Musée de l'Amérique française, Archives du Séminaire de Québec.

Léry, avec la façade de l'église paroissiale Notre-Dame de Montréal en 1721 et la cathédrale Notre-Dame de Québec en 1745 (fig. 13).

La multiplication des travaux démontrant l'existence de liens constants entre la colonie et la métropole en matière d'architecture a conduit assez vite à la nécessité de revoir la vieille formulation des idées sur l'adaptation des modèles européens. De nombreuses études ont montré comment, par essais et erreurs, des formes européennes ont dû être modifiées en contexte colonial. Si la volonté originale était souvent de conserver au mieux les formes connues, la confrontation avec le nouveau contexte a forcé l'adaptation et amené une « canadianisation » des formes dans les principaux types architecturaux. Ce processus est bien mis en évidence

dans la monographie de Noppen sur *Notre-Dame de Québec*, ouvrage dont le sujet réel dépasse largement l'édifice en question (NOPPEN, 1974b). En faisant un historique détaillé de ce bâtiment du XVII^e au XX^e siècle, Noppen suggère que les difficultés rencontrées pendant de la construction de la cathédrale à l'époque de François de Laval et de Claude Baillif auraient plus ou moins contraint le clergé à évoluer vers une vision plus modeste et mieux adaptée de l'architecture des églises. En effet, le projet initial de Notre-Dame de Québec a été considérablement réduit avant même que le marché de construction ne soit octroyé en décembre 1683 (fig. 14) et l'édifice réduit a lui-même été amputé de plusieurs éléments importants en cours de construction. La leçon a été rude, mais elle aurait été apprise de cette manière, et les églises paroissiales de la fin du siècle ont pu s'inspirer de la formule simplifiée (fig. 3).

13. Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, plan, profil et élévation d'une nouvelle cathédrale et paroisse proposée à faire dans la ville de Québec, Nouvelle-France, 1745, Aix-en-Provence, Centre des archives d'outre-mer.

14. Claude Baillif, projet de l'église Notre-Dame de Québec, décembre 1683, Québec, Musée de l'Amérique française, Archives du Séminaire de Québec.

15. Claude Baillif, projet modifié de l'église Notre-Dame de Québec, 1684-1685, Québec, Musée de l'Amérique française, Archives du Séminaire de Québec.

16. Attribué à Hilaire Bernard de La Rivière, projet de façade pour l'église Notre-Dame de Québec, vers 1692, Québec, Musée de l'Amérique française, Archives du Séminaire de Québec.

Le raisonnement sur l'adaptation forcée des formes architecturales pourrait être appuyé sur de nombreux autres exemples, comme celui du Séminaire de Québec (branche canadienne du Séminaire des missions étrangères, fondée en 1663 par François de Laval), grand édifice voué enrichi de pavillons d'angle et d'un toit à la Mansart, construit autour de 1680, possiblement par Baillif. L'édifice est la proie d'un incendie majeur en 1701, puis d'une seconde en 1705, de sorte que, reconstruit avec des moyens de plus en plus limités, il gagne en pragmatisme ce qu'il perd en prestige. Son corps de logis coiffé d'un simple toit à deux versants, tel qu'on le connaît au XVIII^e siècle, a effectivement quelque chose de plus canadien, ou de moins versaillais, que l'édifice original.

Cette nouvelle vision de l'adaptation des formes européennes a donc une dimension beaucoup plus prosaïque que celle proposée par les premiers historiens de l'art canadien et on peut être assez d'accord avec l'argument avancé dans ce mouvement d'intermédiation : « Quelque peu délaissée [dans la première moitié du XVIII^e siècle], la ville de Québec grandit quand même et si, sur le plan formel, les édifices sont moins élaborés, ils possèdent l'avantage de s'intégrer mieux à leur environnement et de satisfaire davantage les besoins de leurs occupants. C'est ainsi que naît une première véritable architecture québécoise » (NOPPEN, PAULETTE, TREMBLAY, 1979, p. 29).

De la société de cour à l'administration éclairée

Mais les choses ne sont pas aussi simples qu'elles ne le paraissent... En effet, pour continuer avec le chantier de la cathédrale de Québec, comment expliquer qu'en 1685, soit un an après le début de la construction, Baillif propose une nouvelle version de son grand projet, avec une nef à trois vaisseaux, une façade à trois niveaux et de grandes tours disposées de chaque côté (fig. 15) ? Pourquoi, après avoir établi les fondations du petit projet pendant l'été 1684, continue-t-il la construction d'une façade et de tours imposantes et demande-t-il bientôt le paiement des travaux supplémentaires qui visaient à renforcer les premiers ouvrages de maçonnerie ? Ces événements restent quelque peu difficiles à expliquer si l'on s'en tient au schéma de l'adaptation par essais et erreurs car une fois mis en chantier, étonnamment, le projet se met à croître plutôt qu'à diminuer, comme le montre une histoire détaillée de la construction de la cathédrale Notre-Dame de Québec (GRIGNON, 1997, chap. 1).

En effet, tout se passe comme si l'adaptation pragmatique des projets aux nouvelles conditions ne s'était pas imposée facilement, et comme si, au moins pendant la durée du règne de Louis XIV, d'autres préoccupations avaient joué un rôle plus déterminant. Malgré les multiples difficultés rencontrées dans la réalisation de grands projets pendant ces années, l'association directe entre les formes architecturales et le prestige du commanditaire – qui s'exprime à travers la règle de convenance dans les traités – encourageait une certaine résistance à l'idée d'un compromis avec les contraintes matérielles. Cette manière de voir est assez caractéristique d'une « société de cour », pour reprendre la notion de Norbert Elias: « on conçoit mal que des gens se ruinent par et pour leur maison, si l'on ne prend pas conscience du fait que, dans la société de l'aristocratie de cour, la grandeur et la magnificence de la maison n'étaient pas en premier lieu une marque de richesse, mais une marque de rang » (ELIAS, [1969] 1985, p. 32). L'expression « société de cour » suggère que ce type de comportement ne caractérise pas uniquement l'entourage royal, mais aussi la société française à l'époque de Louis XIV d'une manière plus large, et on ne s'étonne pas d'en retrouver l'équivalent dans le contexte colonial de la Nouvelle-France. Laissons donc Elias continuer: « Un haut rang social oblige son détenteur à posséder une maison et à lui assurer une belle apparence. Ce qui, aux yeux de la morale économique du bourgeois, n'est que gaspillage [...] est en réalité l'expression de l'*ethos* propre à l'ordre des seigneurs. Cet *ethos* découle des structures et de l'activité de la société de cour. En même temps il en assure le fonctionnement. Il n'est pas l'expression d'un libre choix » (ELIAS, [1969] 1985, p. 32-33).

La nouvelle cathédrale devait être, dans cette perspective, l'église la plus imposante de la ville, et si le pragmatisme des administrateurs paroissiaux – car Notre-Dame de Québec possède le double statut de paroissiale et de cathédrale, et est administrée par des marguilliers – a pu imposer un projet réduit à un seul vaisseau lors de la signature du marché, il est clair que l'évêque n'a pas lâché prise et a continué de chercher les moyens de construire une véritable cathédrale, comme en témoignent ses demandes répétées à la cour et au roi pour s'assurer de fonds supplémentaires. Le grand projet de Baillif a donc été réhabilité avec quelques modifications en 1685, et on a encore tenté d'en sauver l'essentiel pendant plusieurs années, même quand le chantier fut pris

17. Jean-Baptiste-Louis Franquelin, *Québec comme il se voit du côté de l'Est*, détail d'une carte de la Nouvelle-France, 1688, Vincennes, Service historique de la Marine.

en main par un second architecte, Hilaire Bernard de La Rivière (vers 1640-1729; fig. 16). Malgré ces efforts, on n'a, en dernier ressort, pas pu faire mieux que de relier la nouvelle façade à la vieille église paroissiale, et Notre-Dame est restée un bâtiment plutôt médiocre jusque dans les années 1740, mais cela ne s'est pas fait sans détours compliqués.

Dans ce paysage urbain de Québec (fig. 17) dominé par le Séminaire, la tour de la cathédrale et l'église des Jésuites (1666), qui semble avoir été réalisée sans trop de difficultés, les Récollets tentent aussi de s'imposer par le biais de leur architecture. En 1681, ils obtiennent du roi la permission d'ériger, au cœur de la haute-ville, sur la place d'Armes, un hospice, c'est-à-dire une dépendance rattachée à leur monastère de Notre-Dame-des-Anges qui, lui, se trouve hors de la ville. Mais le petit clocher qu'ils posent sur la chapelle de leur hospice en juin 1683 suscite la colère de l'évêque, qui l'interprète comme le signe d'une nouvelle communauté religieuse. Après une longue série de demandes, menaces et mesures punitives de la part de François de Laval et de refus systématiques de la part des Récollets, l'évêque réussit à obtenir du roi une ordonnance qui oblige les frères à obtempérer à l'automne 1684. Cependant, avec l'arrivée du nouvel évêque Jean-Baptiste de Saint-Vallier (1653-1727, évêque 1688-1727) à Québec en 1688, et grâce à l'influence favorable du gouverneur le comte de Frontenac (1622-1698, gouverneur 1672-1682; 1689-1698), la situation bascule rapidement en faveur des Récollets, qui sont autorisés à ériger un véritable monastère en haute-ville dès 1691. Ce projet est un réel succès, car l'église complétée vers 1699 s'impose dans le paysage urbain, dépassant en hauteur celle des Jésuites, et le monastère est lui-même achevé vers 1715 (fig. 18). Dans une lettre qui laisse bien deviner le jeu de coulisses qui a conduit à ce revirement de situation, Frontenac conclut son récit des événements avec la jolie formule: «L'étoffe grise peut estre quelque fois plus fine que la noire»⁵.

On voit bien que le succès d'un projet architectural à Québec n'est pas uniquement affaire d'adaptation aux conditions locales, mais dépend aussi du jeu des alliances

18. Anonyme, 1722, gravure, Montréal, Bibliothèque et archives nationales du Québec [Claude Le Roy Bacqueville de La Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, vol. II, Paris, 1722, p. 232-233].

politiques dans la colonie et dans la métropole, et que la faveur royale compte pour beaucoup. Il est même possible d'affirmer que le rôle joué par la recherche de prestige en architecture se trouve amplifié en Nouvelle-France par sa situation de colonie d'outre-mer. En effet, cette préoccupation envers l'importance d'un édifice dans la ville ne se rapporte pas uniquement à la perception de ses habitants, mais aussi, et peut-être même davantage, à la vision qu'on pouvait en avoir en Europe. Les tensions autour de l'impact d'un édifice dans le paysage urbain suggèrent l'existence d'un véritable souci de visibilité dans « l'image » de Québec, dans ces vues qui montrent Québec toujours de la même façon, à partir du fleuve Saint-Laurent, en favorisant nettement le côté est de la ville, et qui identifient dans une légende les édifices les plus importants (GRIGNON, 2005). Dans une gravure de 1722, on a ainsi l'image de la ville telle qu'elle fut façonnée par Saint-Vallier et Frontenac, avec en évidence le château Saint-Louis (A), l'église des Récollets (B) et le palais épiscopal (H), qui s'affirment pleinement aux côtés des Jésuites (D) et de la cathédrale (E) (fig. 18).

Les tensions liées à la convenance ou l'inconvenance des projets architecturaux sont effectivement assez généralisées dans la capitale coloniale, et celles qui se développent entre les représentants du roi ne sont pas moins fortes que celles que nous venons d'observer entre les différentes instances religieuses. La construction du château Saint-Louis, résidence du gouverneur, et celle du palais de l'intendant, deuxième personnage en importance dans la colonie, sont aussi fortement marquées par cet esprit de compétition qui anime les « sociétés de cour », et chacune des étapes de la construction des deux édifices peut être interprétée comme une réponse à son rival : d'abord le château Saint-Louis, construit en 1647 et agrandi en 1683, établit la position du gouverneur ; puis le premier palais de l'intendant est aménagé dans les murs d'une ancienne brasserie en 1686 ; ensuite le château Saint-Louis est reconstruit à partir de 1692 ; enfin un second palais est érigé pour l'intendant de 1715 à 1718.

Si on y regarde de plus près, c'est tout le vocabulaire architectural qui est en jeu. Le château Saint-Louis de 1692 suit un plan quelque peu daté, en corps de logis simple et avec de hautes toitures pour articuler les pavillons d'angle (fig. 6). Mais le bâtiment reste inachevé, et il est indubitablement déclassé quand l'intendant Michel Bégon (1667-1747) se fait construire le palais conçu par l'ingénieur Laguer de Morville en 1715 : édifice en corps de logis double, trois avant-corps, escalier d'honneur en U, grand comble brisé (fig. 7). Surtout, il est achevé en moins de trois ans : un autre grand projet réalisé avec succès.

Par la suite, c'est Élisabeth de Joybert, marquise de Vaudreuil (1673-1740) qui exigera la finition du château Saint-Louis en 1722. Au dire de Chaussegros de Léry – qui a été obligé d'en dessiner le projet de manière à ce que la marquise puisse « recevoir du monde » (GRIGNON, 2008, p. 65) –, c'est une dépense mal avisée, dans un contexte où les fortifications de la ville stagnent, en attente de fonds.

Mais voilà qu'en 1725, le palais de l'intendant est détruit par un incendie, et c'est Chaussegros de Léry qui le reconstruit selon ses propres préoccupations – car Bégon sait qu'il quitte la colonie avant la fin de l'année et ne se préoccupe pas du projet, tandis que le nouvel intendant, Claude-Thomas Dupuis (1678-1738) n'est pas arrivé pour faire connaître ses exigences. Le nouveau bâtiment, terminé à l'automne 1726, est un modèle de sens pratique (fig. 19). Conçu à l'épreuve du feu, il propose une série de mesures – édifice entièrement en maçonnerie, toiture à deux versants, couverture en ardoise, murs coupe-feux, charpente allégée, etc. – qui fourniront les bases de « l'Ordonnance portant règlement pour la construction des maisons en matériaux incombustibles dans les villes de la colonie » de 1727. Cette ordonnance, vraisemblablement rédigée par Chaussegros de Léry, n'impose pas une élévation type pour les façades comme le font celles de certains ingénieurs en France à la même époque, mais elle n'en détermine pas moins les caractéristiques essentielles de la maison urbaine du XVIII^e siècle à Montréal et à Québec.

Il est intéressant de remarquer que l'adaptation aux conditions locales arrive ici par le haut, c'est-à-dire à travers l'intervention d'un ingénieur militaire au fait des principes de Vauban, et elle s'impose non seulement par l'ordonnance de 1727, mais aussi par le biais des modèles que continuent de fournir les édifices royaux, comme le nouveau palais de l'intendant et quelques autres structures conçues par Chaussegros de Léry dans les années 1730 et 1740 (NOPPEN, 1990). C'est autant le prestige de cette architecture aux formes classiques que l'expérience de la construction qu'ils donnent à certains entrepreneurs importants – comme Jean-Baptiste Maillou, souvent retenu pour les ouvrages royaux à Québec –, qui assurent la diffusion des idées de Chaussegros de Léry.

Le rôle des ingénieurs militaires dans l'adaptation des modèles académiques est donc fondamental au Canada au XVIII^e siècle. L'adaptation à la diversité des conditions qu'ils rencontrent est en effet une dimension centrale du travail des ingénieurs militaires en poste dans les colonies françaises au XVIII^e siècle (VIDAL, D'ORGEIX, 1999). Comme l'affirme Émilie d'Orgeix à propos de la reconstruction de Notre-Dame de Montréal par Chaussegros de Léry en 1722, « [e]n bon ingénieur sobre et économe, il réalisa un projet classique, inspiré dans ses grandes lignes de modèles italiens de la Renaissance mais qui répondait parfaitement aux critères économiques et climatologiques de la colonie » (D'ORGEIX, 1999, p. 64).

La question de l'adaptation des sources françaises au Canada a été comprise de manières très diverses depuis les travaux de Traquair et de Morisset; elle constitue en même temps un point crucial pour comprendre l'historiographie portant sur l'architecture en Nouvelle-France. La vision de l'adaptation spontanée aux mains d'artisans qui perpétuaient les traditions médiévales est aujourd'hui remplacée par l'idée d'une adaptation calculée et rationnelle, apportée par les ingénieurs militaires et diffusée ensuite par des modèles locaux. Dans une certaine mesure, des travaux archéologiques et scientifiques plus poussés sur les monuments existants pourraient aider à préciser la part exacte des transformations adoptées de manière intuitive par les constructeurs et de celles diffusées à partir de modèles ayant un certain prestige aux yeux de la population. Cependant, il apparaît nettement qu'un véritable changement de mentalité a eu lieu entre la fin du XVII^e et le milieu du XVIII^e siècle. Sous le règne de Louis XIV, la recherche de prestige et le souci d'un juste reflet des hiérarchies sociales dans les bâtiments a favorisé le respect des formes et des types architecturaux classiques. Avec le nouveau contexte qu'instituent la Régence et la polysynodie en France, celui de l'installation d'un ingénieur militaire permanent et la canadianisation graduelle des élites en Nouvelle-France, une administration éclairée et responsable prend forme dans la première moitié du XVIII^e siècle, et la porte s'ouvre sur une vision plus pragmatique de l'architecture dans la colonie. C'est grâce à cette transformation du contexte social et politique que le jeu de l'expérience a pu devenir une véritable source d'adaptation et de développement.

19. Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, « Plans, profils et élévations du palais [de l'intendant] dans la ville de Québec, 1722 », état des travaux en 1726, Aix-en-Provence, Centre des archives d'outre-mer.

Notes

1. Il y a bien entendu toute une littérature de guides historiques et touristiques, de chronologies, de biographies, etc., que nous passons sous silence ici. Produits par des généalogistes, des archivistes et des amateurs d'histoire locale, ces textes établissent les premières chronologies sérieuses à la fin du XIX^e siècle, et il est souvent utile d'y retourner aujourd'hui. Mentionnons par exemple les articles de l'archiviste Pierre-Georges Roy (1870-1953) dans le *Bulletin des recherches historiques* (Lévis, 1895-1968), organe des Archives de la Province de Québec et de la Société des études historiques, ainsi que les textes recueillis dans des ouvrages comme *L'Île d'Orléans* (1928) et *La ville de Québec sous le régime français* (1930). Néanmoins, nous nous limitons ici aux études où la forme architecturale constitue l'objet premier de la recherche, généralement réalisées par des architectes et des historiens de l'art.

2. «The early settlers brought with them the simple methods of the French countryside, the only methods they knew, these they adapted and modified to suit the new climate and the new living conditions of North America. So rose an architecture whose roots were French whilst its blossom was Canadian» (TRAQUAIR, 1947, p. 1).

3. «The early settlers knew nothing of the magnificent court life [...], they were not burdened with the overwhelming magnificences of the Roi Soleil» (TRAQUAIR, 1947, p. 1).

4. «The effect of this mass of broken gold at the end of the church is very fine. It fully justifies William Morris' famous saying, 'Gold is like beer, a little is no use'» (TRAQUAIR, 1947, p. 168).

5. Lettre de Frontenac aux Récollets de la Province de Saint-Denis, 10 octobre 1692, dans GRIGNON, 1997, p. 76.

Bibliographie

- CHARBONNEAU, DESLOGES, LAFRANCE, 1982: André Charbonneau, Yvon Desloges, Marc Lafrance, *Québec, ville fortifiée, du XVII^e au XIX^e siècle*, Québec, 1982.
- CHARBONNEAU, LAFRANCE, POIRIER, 1992: André Charbonneau, Marc Lafrance et Monique Poirier, «Les fortifications de Montréal», dans LAMBERT, STEWART, 1992, p. 19-30.
- DESFONTAINES, 1957: Pierre Desfontaines, *L'homme et l'hiver au Canada*, Paris/Québec, 1957.
- ELIAS, (1969) 1985: Norbert Elias, *La société de cour*, Paris, 1985 (éd. orig., *Die höfische Gesellschaft*, Neuwied, 1969).
- FOLCH-RIBAS, 1989: Jacques Folch-Ribas, *La chair de pierre*, Paris, 1989.
- GAUTHIER-LAROCHE, 1967: Georges Gauthier-Larouche, *L'évolution de la maison rurale laurentienne*, Québec, 1967.
- GOWANS, 1955: Alan Gowans, *Church Architecture in New France*, Toronto, 1955.
- GOWANS, 1958: Alan Gowans, *Looking at Architecture in Canada*, Toronto, 1958.
- GOWANS, 1966: Alan Gowans, *Building Canada. An Architectural History of Canadian Life*, Toronto, 1966.
- GRIGNON, 1992: Marc Grignon, «La pratique architecturale de Claude Baillif», dans *Annales d'histoire de l'art canadien*, 15, 1992, p. 6-30.
- GRIGNON, 1997: Marc Grignon, *Loing du Soleil. Architectural Practice in Quebec City during the French Regime*, New York, 1997.
- GRIGNON, 2005: Marc Grignon, «Robert de Villeneuve and the Representation of Quebec City at the End of the 17th Century», dans MILLON, 2005, p. 186-205.
- GRIGNON, 2008: Marc Grignon, «Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry: la ville comme totalité au XVIII^e siècle», dans *Québec, une ville et ses artistes*, 2008, p. 65.
- LAMBERT, STEWART, 1992: Phyllis Lambert, Alan Stewart éd., *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle*, Montréal, 1992.
- *Les chemins de la mémoire*, 1990: *Les chemins de la mémoire*, I-II, *Monuments et sites historiques du Québec*; III, *Biens mobiliers du Québec*, Québec, 1990.
- LESSARD, MARQUIS, 1972: Michel Lessard et Huguette Marquis, *Encyclopédie de la maison québécoise*, Montréal, 1972.
- MARSAN, 1974: Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution: historique du déve-*

loppement de l'architecture et de l'environnement montréalais, Montréal, 1974.

- MAYRAND, 1971: Pierre Mayrand, «Le développement de l'architecture française au Canada à ses origines», dans Pierre Mayrand et John Bland, *Trois siècles d'architecture au Canada*, Montréal, 1971, p. 9-51.
- MILLON, 2005: Henry Millon, éd., *Circa 1700. Architecture in Europe and the Americas*, (actes, Washington, Center for Advanced Study in the Visual Arts, 2000), Washington, 2005.
- MOOGK, (1977) 2002: Peter Moogk, *Building a House in New France. An Account of the Perplexities of Clients and Craftsmen in Early Canada*, Markham, (1977) 2002.
- MOOGK, 1976: Peter Moogk, «Apprenticeship Indentures: A Key to Artisan Life in New France», dans *Canadian Historical Review*, 57/4, 1976, p. 399-440.
- MORISSET, (1949) 1980: Gérard Morisset, *L'architecture en Nouvelle-France*, Québec, (1949) 1980.
- NIPPEN, 1974a: Luc Noppen, *Les églises du Québec*, Montréal, 1974.
- NIPPEN, 1974b: Luc Noppen, *Notre-Dame de Québec*, Québec, 1974.
- NIPPEN, 1983: Luc Noppen, «La maison québécoise: un sujet à redécouvrir», dans *Questions de culture*, 4, (*Architectures: la culture dans l'espace*), 1983, p. 69-101.
- NIPPEN, 1990: Luc Noppen, «L'arrondissement historique du Vieux-Québec», dans *Les chemins de la mémoire*, 1990, I, p. 77-108.
- NIPPEN, PAULETTE, TREMBLAY, 1979: Luc Noppen, Claude Paulette et Michel Tremblay, *Québec, trois siècles d'architecture*, Montréal, 1979.
- D'ORGEIX, 1999: Émilie d'Orgeix, «L'architecture religieuse» dans VIDAL, D'ORGEIX, 1999, p. 64.
- *Québec, une ville et ses artistes*, 2008: *Québec, une ville et ses artistes*, Yves Lacasse et Denis Castonguay éd., (cat. expo., Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, 2008), Québec, 2008.
- REPS, 1965: John W. Reys, *The Making of Urban America*, Princeton (N.J.), 1965.
- REPS, 1981: John W. Reys, *La ville américaine. Fondation et Projets*, Bruxelles, 1981 (traduction partielle de REPS, 1965).
- TRAQUAIR, 1947: Ramsay Traquair, *The Old Architecture of Quebec*, Toronto, 1947.
- VIDAL, D'ORGEIX, 1999: Laurent Vidal, Émilie d'Orgeix éd., *Les villes françaises du nouveau monde*, Paris, 1999.